

2^{ème} partie : Juin 1958 – Avril 1960.

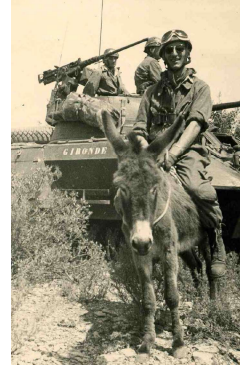
20^{ème} Régiment de Dragons.

Alger, le 4 juin au matin, c'est le débarquement avec pour moi trois moments forts qui sont :

- d'une part la vue d'ensemble d'Alger la blanche qui porte si bien ce nom;

- d'autre part la présence sur le quai de mon frère Jacques, deux heures après avoir débarqué, dont la famille était sans nouvelles depuis ces événements. Il assiste à chaque arrivée de nouvelles troupes pour voir si je n'y suis pas. Il a fait son service comme sous-lieutenant au 27^{ème} Dragon, commandant un peloton d'automitrailleuses ; par la suite il est resté à Alger.

- enfin, l'ambiance de cette folle journée puisqu'en fin de matinée le général de Gaulle arrive et dans l'après-midi c'est le fameux « **Je vous ai compris** » lancé depuis le balcon du Gouvernement Général et qui nous est retransmis par haut-parleurs jusqu'au camp de transit de « Beni Messous » où mon frère vient me rendre à nouveau visite le soir même.



Deux jours après notre arrivée, en début de matinée, nous prenons le train pour Sétif. Montant dans le wagon et pénétrant dans le compartiment, je signale à mes camarades : « regardez, à découper suivant le pointillé ». En effet une rafale d'arme automatique traverse en biais le dossier d'une banquette, et les impacts sont bouchés par des pastilles vertes du plus bel effet. Cela nous mets tout de suite dans l'ambiance de la pacification. Ce voyage nous rends un peu tendu du fait que, malgré la protection que nous avons, nous ne sommes pas armés. D'autant qu'à plusieurs reprises nous apercevons des militaires en patrouille le long de la voie.

Le lendemain matin de notre arrivée à Sétif notre attente est longue car le convoi qui vient nous chercher pour nous amener à la brigade est tombé dans une embuscade, heureusement sans mal. Une opération locale est aussitôt montée. Ce n'est donc qu'au début de l'après-midi que nous quittons cette ville.



A Kerrata, petite ville à l'entrée des gorges et du lac portant le même nom, siège de la 10^{ème} brigade qui plus tard devait déménager pour Lafayette, je rejoins le 20^{ème} régiment de Dragons dont le poste de commandement se trouve à la ferme de Maïda, à l'autre extrémité du lac.

Cela fait exactement huit jours pour faire le voyage depuis Vannes et je mets 11 jours pour rejoindre mon point de chute définitif.

A Maïda, nous dormons provisoirement dans une ancienne écurie et je me souviens de mon premier réveil en entendant, pour ma part, et pour la première fois, le braiment d'un âne ainsi que le bruit intense que font les cigognes avec leur bec.

Dans l'après-midi un capitaine nous reçoit individuellement, nous demandant différents renseignements tant sur nos études que sur le déroulement de nos classes. A l'issue de mon entretien, il me fait savoir que désormais je suis considéré comme secrétaire ; ce que je réfute arguant de ma formation de combattant. Peu après je touche le complément de mon paquetage ; quant à l'armement, il nous est remis en arrivant à notre destination.

Je suis affecté, à compter du 4 juin 1958, au 1^{er} escadron.

Il se situe en petite Kabylie au village d'Ouled el Bahri, sur la route créée par le génie, qui rejoint Kerrata à Bougie par la montagne. En prenant une carte Michelin, j'indique à mes parents la route à suivre en quittant Maïda par la départementale 32, longeant l'oued Malta, arrivé à un carrefour marqué au point 860, prendre la départementale 15, la commune se trouve au pied du Bouandas, piton d'une altitude de 1596 mètres.

L'escadron est commandé par le capitaine Pujol⁽³⁾ surnommé « la gazelle » puisque toujours volontaire pour les opérations régimentaires, ou autres, sans oublier les patrouilles sur son territoire.

Cet escadron se compose de la façon suivante :

Un poste de commandement sous les ordres du capitaine comprenant :

- un peloton de combat dirigé par l'officier en second, le lieutenant Bourzat, et le maréchal des logis chef Berthier.

(le peloton)
 - un peloton hors rang (dit P.H.R.), composé du personnel administratif, le maréchal des logis major « ... » comptable, et du maréchal des logis chef Minet et un secrétaire, puis le radio, l'infirmier, les chauffeurs de la jeep et du G.M.C, enfin l'équipage du scout-car « Notre Dame de Lorette ».



- l'officier de renseignement, ou faisant fonction, avec un secrétaire.

Puis un poste principal à Lotaouine et enfin deux autres postes secondaires. L'un au nord de notre dispositif se situe à flanc de montagne, dominé par la route vers Bougie. L'autre à l'ouest, au sommet d'un piton dominant au loin la vallée de la Soummam.

Pour terminer quatre harkas sous notre commandement ; enfin une S.A.S. sous les ordres d'un capitaine de l'administration et une brigade de gendarmerie sous l'autorité d'un maréchal des logis chef.

Nous occupons une suite de souks en bordure de la route et disposés de la façon suivante :

Le premier est le moulin du village, dont les meules de granit sont mues par un petit groupe à essence et qui fonctionne dans la journée. C'est le seul de notre secteur et



les fellahs viennent de tous les villages environnants pour faire moudre leur grain. Une fois par an il s'arrête et le meunier, assis à même la meule, pendant plusieurs jours, retaille les arêtes au marteau et au burin.

A suivre, viennent :

- le bureau de l'O.R,
- la chambre du P.H.R.,
- le mess qui se compose de deux pièces : la première, avec face à son entrée le bar, puis plus au fond la table réservée aux cadres d'active et perpendiculaire à celle-ci la table des sous-officiers appelés dont, suivant le rite du poste, les plus anciens sont assis près de la porte de sortie. La seconde, est la réserve en liaison directe avec la cuisine au moyen d'une petite ouverture pratiquée dans le mur mitoyen.
- enfin le bureau de l'administration et du vaguemestre.
- la cuisine, quant à elle, se situe en contrebas du mess et donne sur la place d'armes.

Suivant la courbe de la route et formant un angle avec les précédents locaux viennent :

- le foyer qui comporte une entrée sur chaque façade, une donnant sur la route, l'autre sur l'arrière et desservant deux chambrées séparées par l'armurerie.
- un petit local pour le groupe électrogène qui une fois nous a servi de morgue à la suite d'un accrochage.

Face à ces locaux et en surélévation il y a :

- l'école et les logements des instituteurs puis des officiers ainsi que la cour de récréation,
- dans l'angle dominant l'entrée du poste la tour recevant le mât des couleurs et de poste de tir pour les mitrailleuses de 50 ou de 30 ,
- à l'opposé les sanitaires dont nous nous servons et lorsque nous organisons la douche, nous devons chauffer au bois un bidon d'eau de 200 litres, attendre qu'elle soit à la bonne température pour se mettre sous la rustique pomme de douche constituée d'une boîte de conserve percée d'une dizaine de trous et suspendue par un fil de fer à la canalisation par laquelle elle nous parvient par gravité.
- à une extrémité, une tour en pierres à laquelle on accède par une échelle de bois, surplombant la guitoune (M.56) des tôlards ainsi que la place du marché,
- à l'autre un petit poste, également en pierre, dominant la maison du caïd située hors du périmètre de sécurité. Ce sont nos deux points de surveillance pour la nuit.

L'ensemble est protégé par un triple réseau de barbelés. Pour la circulation puisque nous sommes sur la route, les barrières s'ouvrent de 8h à 19h, laissant ainsi une liberté de circulation des personnes et des véhicules que l'on contrôle suivant nos humeurs du moment.

Dans notre dispositif coule une source d'eau potable alimentant, été comme hiver, un abreuvoir. C'est bon pour les bêtes comme aussi pour les hommes en période chaude.

Nous sommes mitoyen avec la grande place du marché ; le marché se tient tous les samedis dans une ambiance extraordinaire et folklorique et est le plus important de la région puisque les marchands viennent de Sétif, Kerrata, Lafayette, et Bougie. Nos contrôles se renforcent ce jour là. Il m'a été rapporté, qu'avant les événements, il recevait même des marchands d'armes.



Un peu plus haut, sur la route, se situe la harka du maréchal-des-logis chef Vierra, en limite extérieure des souks. Nous y trouvons dans son périmètre l'infirmier et les écuries.
(La harka)

La garde de jour à l'entrée du premier dispositif est assurée le plus souvent par les harkis. La garde de nuit par nous.



Pour mon arrivée, étant 2^{ème} classe, outre mon travail de bureau, j'assure une garde de nuit pendant deux heures environ tous les deux jours. Les bruits que nous entendons le plus souvent sont ceux de chacals cherchant leur nourriture et rodant aux abords du poste.

Un jour, profitant de ce que la sentinelle était nouvelle au poste, un de nos prisonniers s'évade et quand nous nous en sommes aperçus, nous nous sommes lancés à ses trousses, sans succès. Nous avons appris plusieurs semaines après qu'il a été tué au cours d'une opération dans un secteur voisin. Il était caporal dans l'armée de libération nationale (a.l.n.)

En ce qui concerne les accès aux principaux villages, hors la route principale recouverte de bitume, ils représentent l'équivalent de chemins de fermes de chez nous, parfois meilleurs, le plus souvent pires. Ils offrent de véritables parties de « tapecul ». L'accès aux villages les plus mal desservis se font par des pistes de mulets. Enfin de nombreuses pistes de chèvres sillonnent l'ensemble du secteur.

Mais je reviens à l'arrivée dans ces lieux.

Nous débarquons avec le convoi de ravitaillement, en fin d'après-midi, à 7 ou 8 nouveaux. Le camp est pratiquement vide, puisque le gros de la troupe est en opération. Nous dormons provisoirement sous la guitoune, vide de tôle, en attendant nos affectations respectives.

Ce n'est que le lendemain en soirée que nous nous présentons individuellement au capitaine de retour d'opération et qui me désigne, au vue de mon livret et des indications données par le régiment, comme secrétaire de l'officier de renseignement. La tête de ceux qui vont devenir des camarades lorsqu'à la sortie de mon entretien j'annonce mon affectation, en demandant de m'indiquer où se situe ce bureau. Je me trouve définitivement installé dans une piaule de 8, avec des lits superposés, une table, quelques chaises, le râtelier d'armes pour les fusils.

Au début de ma présence l'ambiance est tendue car quatre quillards, qui ayant fait respectivement 24 et 27 mois, se disent civils et prennent tous les droits. Malheureusement pour eux, un jour, je déclare tout de go à l'un d'eux, que si je veux tout mettre en l'air, je le fais et qu'il n'a rien à dire. A partir de ce moment là tout rentre dans l'ordre.

Ayant, pour ma part, touché un pistolet, je l'ai accroché au dessus de ma tête de lit. Cette dotation personnelle m'amène à prendre le « p.m. » d'un camarade lorsque je monte la garde de nuit et également pour participer à certaines opérations. Il m'est arrivé également lors de l'absence de mon supérieur d'emprunter sa carabine « u.s. ».

Au fur et à mesure des affectations j'ai quitté tous ceux que je côtoyais depuis le début de mon incorporation et je me retrouve seul ; c'est loin d'être drôle mais voilà je dois m'y habituer.

Enfin ce qui me pèse le plus, étant en permanence tenu au secret, c'est que je ne peux rien dire aux camarades de mes activités. Dans les quelques périodes où je suis seul à officier cela est pénible à supporter.

Puisqu'il est le premier dans l'ordre chronologique, notre escadron est à chaque fois contacté en priorité pour fournir des hommes. Alors qu'il vient d'en prendre le commandement notre nouveau capitaine refuse d'en fournir, arguant de notre fatigue et a décidé de mettre l'escadron au repos durant une semaine.

Un constat : nous mangeons mal et parfois il nous arrive que le ravitaillement manque ; alors nous jeûnons un peu. C'est ainsi qu'un soir, ayant assez de manger des lentilles tous les deux jours, nous avons mis notre plat devant la porte du mess. En sortant le capitaine met un pied dedans et furieux demande qui avait fait le coup. Sans nous dégonfler nous nous accusons en lui expliquant notre geste et notre ras le bol. Après nous avoir fait une remontrance, il fait en sorte que les lentilles deviennent plus rares.

Sur ce problème, un libérable a porté plainte auprès de son député, nous avons quelques mois plus tard une inspection. Etant de service, on frappe à ma porte, un colonel inconnu me demande où se situe les cuisines et aussi de ne pas signaler sa présence à mon autorité. Aussitôt seul, je téléphone au capitaine pour l'avertir de cette inspection en lui demandant de ne pas bouger et d'attendre la visite protocolaire de fin de contrôle. Cette inspection ne donne rien car depuis quelque temps on peut dire que tout est rentré dans l'ordre.

L'officier de renseignement est le maréchal de logis chef Bourgeuil qui, lorsque je me présente à lui, m'annonce qu'il a fait les EOR de Saumur avec mon frère Jacques.

Celui du régiment est le sous-lieutenant Levaltier qui, lui aussi, a connu Jacques à Saumur.

Le bureau de l'O.R. se compose d'une pièce avec l'entrée et une petite fenêtre donnant sur la rue principale. Il se divise en deux zones, sensiblement 1/3, 2/3. La plus grande étant le bureau proprement dit ; la plus petite faisant usage de chambre pour l'O.R., séparée de la première par une cloison de bambous ; son éclairage étant fait par un châssis fixe sur le toit ; pour tout mobilier un châlit, une table de nuit et une chaise. Pour le bureau nous avons deux tables avec les tabourets correspondants, une machine à écrire, les tampons officiels, un grand fichier horizontal pour recevoir les fiches de recensement des villages et enfin un meuble pour le classement de nos dossiers. Sur un mur se trouve la carte d'état-major de notre secteur quadrillée des coordonnées « chasse ».



La fonction s'active autour de trois objectifs distincts et servis par le même personnel, soit suivant les affectations par deux hommes, compris l'officier ou le faisant fonction.

Ces objectifs sont le 2^{ème} bureau : les renseignements ; le 3^{ème} bureau : les opérations ; le 5^{ème} bureau : les actions psychologiques envers la population, à l'époque « l'armée française veille ».

Son travail se résume ainsi :

- faire régner l'ordre au moyen de nos troupes réparties en différents postes, dans un secteur d'environ 300 kilomètres carrés, peut-être même un peu plus.
- former et encadrer 4 harkas de 30 hommes.
- créer des auto-défenses, plusieurs villages sont armés de fusils de chasse.
- s'occuper de l'éducation de jeunes kabyles.
- recenser et contrôler la population, soit environ 15.000 personnes.
- apporter l'assistance médicale gratuite à la population (a.m.g.).

En conclusion, au travers de toutes ces fonctions, il s'agit d'administrer ce territoire, ce qui n'a sans doute jamais été fait avant. Dans cette Petite Kabylie les villageois sont renfermés et nous avons beaucoup de mal à leur faire accepter une évolution quelconque. Pour nous, l'art du renseignement consiste à avoir un contact permanent avec la population afin de connaître les uns et les autres de façon la plus parfaite possible pour savoir à quoi s'en tenir sur les différentes activités des rebelles et à ramener à la France, dans la mesure du possible, un certain nombre d'insoumis qui à la suite de menaces ou de promesses fastidieuses ont rejoint les rangs rebelles.

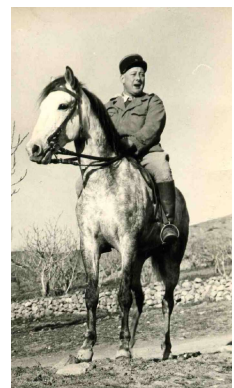
C'est ainsi que nous faisons parvenir à nos échelons supérieurs, ou à une autorité quelconque, une suite de rapports et de comptes-rendus qu'ils soient journaliers, hebdomadaires, mensuels ou trimestriels.

Pour ma part une de mes fonctions consiste à faire tous les matins des laissez-passer pour les commerçants se rendant dans les différentes villes voisines afin d'y effectuer leurs approvisionnements. Je suis également chargé quelque fois d'établir les papiers utiles pour ceux qui se rendent en métropole ; enfin une autre fonction la plus pénible, est de s'occuper des tôlards, de leur apporter à manger, de les faire se laver et de les promener, etc. ; en ce début du mois de juillet, ils étaient au nombre de quatre.

Toutes ces activités me sont difficiles car il y a, outre ma jeunesse, ma méconnaissance de la langue et des coutumes, etc., le fait que je n'ai reçu aucune formation spécifique. Enfin il faut s'y faire, oublier d'où je viens et répondre à ce pourquoi je suis là.

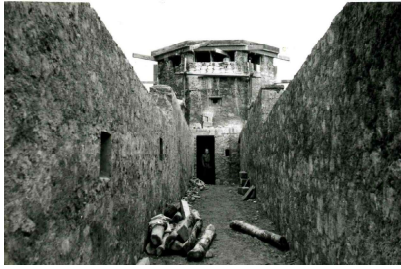
Juillet, nous avons deux jours de fête, le 13 départ du capitaine Pujo et l'arrivée du capitaine Sarcelet qui a comme particularité, d'avoir fait le débarquement de 1944 comme deuxième classe et qui possède toujours sa carabine US. Le 14, un méchoui pour la fête nationale.

(Le capitaine Sarcelet.)



Le 20 juillet, en fin d'après-midi, la réception d'un message de l'un de nos avant- postes nous met brusquement en émoi : un fellagha vient de se rendre. C'est ainsi que nous apprenons que dans nos secteurs ils en ont par dessus la tête, que la majorité n'a plus d'arme, que leurs convois sont arrêtés ou disloqués, que 4 ou 5 d'entre eux sont armés et surveillent une quinzaine d'autres pour les empêcher d'aller se rendre.

Dans les derniers jours, je monte sur la crête de la colline qui surplombe le poste. Le génie commence à raser cette crête au bulldozer afin d'y construire un poste tout en longueur, qui comprend pour sa protection, à chaque extrémité une tour fermée par une porte blindée, dont les accès se font au moyen d'un long et étroit couloir d'une largeur à peine supérieure à celle d'un homme ; d'un ensemble de bureaux dont théoriquement le radio, une D.Z. pour recevoir les hélicoptères, et enfin d'une plate-forme qui fait office de place d'armes et permet la mise en place, au choix, du canon ou du mortier. De là, je reconnais que la vue était très belle sur tous les environs.



La construction de ce bordj donne du travail à la population locale qui est très pauvre, une grande partie des hommes sont en métropole. Leur approche du boulot réserve des surprises.

La première semaine, les hommes qui ont touché leur salaire le vendredi ne se présentent pas au travail le lundi suivant, estimant qu'ils avaient provisoirement assez d'argent pour vivre quelque temps sans travailler. Il a été nécessaire aux hommes du génie de faire la tournée des souks pour les récupérer. L'interprète, lui, ne veut pas avoir en main un outil puis qu'il est avant tout interprète et aux ordres du chef de chantier. Rapidement, dans ces deux cas, tout rentre dans l'ordre.



Au mois d'août, le capitaine me fait prendre la spécialité de tireur chargeur du canon de 75 sans recul. Pour se faire j'exécute, avec succès, plusieurs exercices de pointage. C'est ainsi que je suis amené à assurer la protection des camarades et que je participe, à ce poste, à ma première opération qui se déroule de 3h30 du matin jusqu'à midi.

Nous sommes envoyés pendant 9 jours au bouclage de Sétif. A mon retour j'apprends ma nomination au grade de brigadier à compter du 1^{er} de ce mois. Cet avancement me donne l'avantage de ne plus monter la garde mais d'être de quart, c'est à dire d'assurer la relève des sentinelles, de faire des rondes, de réveiller le radio lors des vacations de nuit. Sauf cas extraordinaire, lorsque le peloton rentre fatigué d'une longue et difficile opération, nous montons à nouveau la garde.

Mon chef direct est parti en permission, j'assume pour la première fois la responsabilité du bureau. C'est ainsi que je signe les documents avec la formule suivante : F.F.O.R. (faisant fonction d'officier de renseignements).

J'éprouve en cette fin de mois un peu de nostalgie en pensant à toute la famille réunie chez ma grand-mère pour la fin des vacances. Ici on se réunit entre camarades dans nos chambres ; on joue aux cartes ; on écoute la radio ; on lit les dernières lettres arrivées, on les relit souvent aussi ; on rêve, allongés sur nos lits (de mauvaises paillasses), aux parents, aux

amis ; on imagine les paysages familiers. C'était fou ce à quoi l'on pense quand on est loin de chez soi. Mais surtout la tension, bien qu'invisible, est permanente.

Ici le Bouandas, ses pitons, ses postes militaires, ses fellaghas, ses em...

En septembre, nous vivons tous dans l'attente du référendum du 28 septembre : « Approuvez-vous la Constitution qui vous est proposée par le Gouvernement de la République ? » et nous en espérons beaucoup car ce n'est pas une vie que nous menons. En dehors du travail journalier, des opérations ponctuelles, des quarts de nuit, nous augmentons notre propagande par tous les moyens jusqu'à mettre des types en tôle, à donner des fusils aux « autodéfenses », à distribuer de la semoule et de façon intensive des tracts en tout genre, etc. (Tous français !!).

Le général Salan, commandant en chef en Algérie, passe à Sétif. Toutes les unités de la région envoient des hommes pour lui rendre les honneurs. J'y suis, mais voilà qu'il débarque de sa voiture juste devant nous, nous qui sommes en début du dispositif, et le temps que les ordres fusent il est déjà passé, sans que nous lui présentions les armes.



Le référendum se déroule normalement. Les autochtones découvrent la démocratie et nous assistons à des scènes cocasses où nous devons intervenir le capitaine et moi-même : le maire ne veut pas mettre les bulletins violets (couleur que les musulmans n'aiment pas) représentant le NON sur la table et nous l'y obligeons et pour cela nous allons les chercher dans une pièce voisine du bureau de vote et les ramenons en délogeant un homme assis sur la caisse un fusil à la main. Les bulletins blancs représentent le « OUI ». Dans un village, avant l'ouverture du scrutin, le maire explique à ses administrés en montrant deux bulletins « Le blanc vous votez français, le violet vous votez fellaghas » et il ajoute « Vous mettez le bulletin blanc dans l'enveloppe et vous jetez le violet ». Enfin dans d'autres villages, les autorités civiles ont déjà mis le bulletin blanc dans l'enveloppe et il est difficile de leur faire comprendre que c'est aux électeurs de le faire.

Ce jour là, un de nos escadrons voisins a un accrochage.

Du fait de ma connaissance du maniement du canon de 75, le capitaine m'attribue la responsabilité du mortier de 120 m/m. dont nous venons d'être doté. Là aussi quelques exercices, à vide, afin d'en apprendre le fonctionnement. Nous ne nous en servons pas en tirs automatiques, les terrains ne s'y prêtant pas, chaque tir nécessite un nouveau réglage. (moi, de dos)



Je change de patron, le maréchal des logis chef Bourgeuil, ayant fini son engagement, rentre chez lui pas trop fier car il a été lors de sa dernière permission, avec sa petite amie, à l'exposition universelle de Bruxelles, il apprend quelques temps plus tard que celle-ci est enceinte. Son remplaçant est l'aspirant Bonnet qui peu de temps après est nommé sous-lieutenant et qui, lui aussi, a connu Jacques à Saumur.

Je vois un avion s'écraser en flamme, mais comme c'est loin je ne discerne pas si le pilote a sauté.

Deux villageois viennent se faire contrôler à leur retour de Paris. En les interrogeant longuement sur leurs voyages et leurs résidences dans la capitale nous sommes pris d'un doute et les gardons afin d'effectuer quelques recherches sur eux. En fait nous réussissons un joli coup de filet, car l'un est chef de groupe, l'autre, son cousin, collecteur de fonds. Nous les remettons à l'officier de renseignements du régiment. Cette double arrestation permet d'effectuer une rafle dans les hôtels et cafés nord-africains de Villeneuve Saint-Georges d'où ils rentraient..

Le sous-lieutenant Couilleau commandant un peloton d'automitrailleuses fait escale à Ouled-el-Bahri. Son unité assure divers protections dans la région. Il me donne des nouvelles de Jacques.

Je reçois une nouvelle responsabilité, celle du canon de 75 pac avec recul. Comme il est affecté à l'un de nos postes, ma responsabilité n'est que morale et n'intervient que lors de contrôles de l'armement par les autorités compétentes c'est à dire, durant tout mon séjour, une seule fois.

Je suis envoyé, pendant quelques jours comme instructeur du mortier de 120 m/m au 4^{ème} escadron, basé à Tizi'n Béchar. Je deviens fort en la matière, et en trois jours nous avons tiré 62 pélots. Un soir, une patrouille nous communique par radio sa position pour avoir un appui feu ; ce que nous exécutons aussitôt. Après les premiers départs elle nous demande d'allonger nos tirs car les impacts arrivent au ras des éléments de tête. La suite se déroule normalement.

Fin septembre, j'annonce à mes parents ma permission pour le mois de novembre. Je la négocie auprès du capitaine car je ne veux pas partir, étant à peine arrivé. Estimant avoir encore trop de temps à passer ici, je souhaite la repousser au milieu de l'année prochaine. Le capitaine, compréhensif, me fait savoir qu'il m'en accordera une autre dans un an. Il devait tenir parole. C'est ainsi qu'à la fin de la première semaine de novembre, je suis envoyé par le régiment comme précurseur à Alger, pour retenir le passage des camarades partant en métropole. Nous embarquons sur le « Ville d'Oran ». Je rentre à l'escadron au milieu du mois de décembre, pour voir partir mon sous-lieutenant en permission.

Le 16 ou le 17 de ce même mois, le convoi du vaguemestre se rend à Sétif et tombe en embuscade, 3 morts dont un camarade de Vannes qui était maître chien. Cet événement nous choque d'autant plus que deux d'entre eux ont passé la veille la visite médicale de libération. Ils rentraient chez eux au début du mois de janvier.



Le 23, un hélicoptère s'écrase à Lotaouine, finissant sa course dans le village, causant la mort de trois personnes parmi la population ; deux autres sont blessées. Il était affrété par un colonel qui vient apporter des cadeaux pour les enfants. Pour ma part je ne suis pas averti de cet héliportage. Le capitaine m'envoie sur place afin de lui faire un rapport oral dès mon retour le soir même.

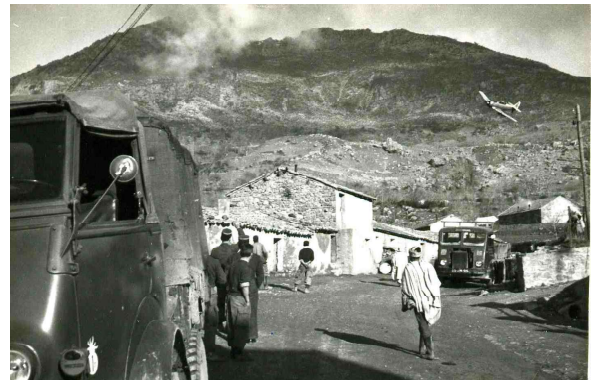
Ce 24 décembre 1958, il neige sur notre piton, et plus bas il pleut sur le poste. Le capitaine préside notre réveillon qui se déroule avec des chants, des histoires, une distribution

de cadeaux et enfin une tombola qui m'octroie une montre. Tout se termine vers 2 heures du matin.

Notre activité est ralentie par le mauvais temps. La neige fond, puis réapparaît rendant la circulation difficile. Les gens vont surtout à pied et en mulet car les pistes sont impraticables par d'autres moyens. A noter deux incendies accidentels, l'un à la gendarmerie, l'autre à la SAS. Cela représente 3 ans d'efforts pour apporter une vie meilleure à cette population, anéanti en 10 minutes. Nous avons également la désertion du maréchal des logis Chir Bachir qui voulait tuer son chef de harka. Il est rattrapé par ses hommes à Taarkoub qui le fusillent sur le champ, sans autre forme de procès.

Le 1^{er} janvier 1959, un avion T6, dit « baron », nous survole à basse altitude, et largue un petit sac lesté contenant une carte de vœux de la part de l'escadrille à laquelle il appartient. Celle-ci est basée à Aïn Arnat.

(le survol du poste)



Le sous-lieutenant rentre de permission, heureusement pour moi parce qu'il y a un important rapport à faire, sur je ne sais plus quelle activité, et que je ne sais comment le rédiger.

Voici à titre d'information, dans un ordre chronologique, ce qui se déroule au début de cette nouvelle année et que je notais à titre de souvenirs. Cela montre que nous ne chômons pas et que nous sommes en permanence sur le qui-vive.

Le 6 janvier : Sabotage de la ligne téléphonique entre Ouled el Bahri et Lotaouine, au lieu dit le col du sphinx ; 20 cm de fil sont enlevés.

(Ce jour là, je suis chef de voiture.)

Le 15 janvier : Nous allons enterrer Chauvin. A ma demande, comme nantais, je suis désigné pour porter le cercueil. Rien de plus émouvant que d'entendre la sonnerie « aux morts » devant la dépouille d'un de ses camarades. Le corps est porté dans une chapelle du cimetière de Sétif, où il en rejoint d'autres, en attendant d'être rapatrié et rendu à sa famille.



Le 21 janvier : Premier sabotage de la ligne téléphonique entre Ouled Saadi et Draouet ; 58 poteaux sont abattus, un verger complètement saccagé soit environ 300 arbres coupés branches par branches. La sentinelle de Draouet était en liaison avec les hors la loi « HLL ».

Le 22 janvier : Nous ramenons trois types d'Ouled Saadi en tôle. Au retour nous tirons sur un fuyard. Nous apprendrons plus tard que ce dernier était fou.

Le 6 février : Opération dans le secteur du 57^{ème} R.I. à la suite des indications données par le « caporal ». Les caches indiquées sont détruites.

Le 21 février : Chamen Douadi, le chauffeur de taxi, est enlevé par les HLL. Il était en compagnie des Bourouinas. Ces derniers seront relâchés le lendemain. Un doute de complicité pèse sur eux.

Le 24 février : Deuxième sabotage de la ligne téléphonique entre Ouled Saadi et Draouet. Cette fois 28 poteaux seulement sont coupés.

Le 27 février : A la suite de l'arrestation d'une partie du village, 16 habitants qui ont peur d'être dénoncés rejoignent les HLL, parmi eux le chef du village.

Le 1^{er} mars : Au cours d'une opération dans le djébel Hanimi, deux harkis de la région découvrent le corps de Chaouen. Il est formellement reconnu. (Chaouen était le taxi d'Ouled el Bahri.)

Le 6 mars : Nous nous rendons, à quatre, soit le caïd, le lieutenant Bonnet, Dagoreau et moi à Béni Hocine distant de 43 kilomètres. N'ayant pas de véhicule militaire nous y allons avec l'aronde du caïd. Nous avons la confirmation de sa mort. Refusait-il de payer l'impôt aux rebelles ?

Le 19 mars : Un an jour pour jour après l'accrochage de l'année dernière dans les Bénis Abbès, les HLL enlèvent des bergers. L'un d'eux est tué en voulant s'enfuir, un autre blessé, deux rentreront le lendemain.

Le 20 mars : Une opération est montée mais elle ne rapporte rien. Découverte seulement des douilles et d'un morceau de ceinturon.

Le 20 avril : Trois personnes sont enlevées dont le chef de village qui figurait sur la liste électorale du maire sortant (ce dernier ne sera pas réélu). L'épicerie est entièrement saccagée. A Ouled Saadi les traces de pas sont relevées en direction de Tikesrine mais les habitants n'ont rien vu !!!

Le 26 avril : Le capitaine implante le commando Egner à Tikesrine. La population est rassemblée et le capitaine leur fait un discours plein de promesse. Nous arrêtons ensuite les trois sentinelles du village ainsi que celles d'Ouled Saadi. Et nous emmenons avec nous le beau-frère de Boudjaoui Chérif.

Le 27 avril : Coupure de la ligne téléphonique de Lotaouine. Cette fois-ci deux poteaux sont arrachés et 50 mètres de fils disparus. Le commerçant des Béni Abbès est arrêté. Il a vendu toute notre organisation militaire de ce secteur aux fellaghas. 11 femmes de Tikesrine viennent voir le capitaine à la suite de l'implantation du commando d'Egner.

Le 28 avril : Nous allons procéder à des interrogatoires à Tikesrine. Trois jeunes du village nous donnent tout, tout de suite. 10 terroristes sont arrêtés dont trois membre de l'O.P.A. La population des Ouled Saadi, au complet, vient voir le capitaine.

Le 2 mai : Nous réglons le compte au collecteur de fond de Tikesrine ; nous pourrions appelé cela le mort abattu. (voir plus loin le récit de cette nuit)

Le 11 mai : Pour la troisième fois des poteaux téléphoniques sont coupés entre Ouled Saadi et Draouet ; cette fois 35 poteaux. Des traces sont relevées. Elles proviennent de Djermouna, direction Azarar. La population de Tazenourt et de Tikesrine vient demander notre protection. Egner quittait Tazenourt cette nuit là à 5 heures. Il sera relevé dans la journée.

Je reprends mes souvenirs à partir du début de cette année 1959.

Au milieu du mois de janvier, il fait beau temps, même très beau ; c'est un temps de mois de mai ou juin en France, et cela devait continuer. Si nous n'avons pas de neige d'ici la première quinzaine de février, il peut être dit qu'il n'y en aura pas.

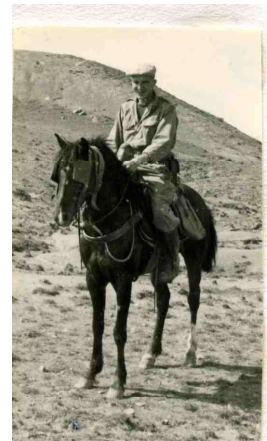
A la mi-février, j'ai deux doigts entourés de bandages à la suite d'un incident au cours d'un tir de mortier ; ils s'étaient coincés entre la plaque de base et les gardes boues.

Je fais ma première demi-heure de cheval, sans chute, mais par moment avec peur. Je compte bien recommencer.

Au début du mois de mars le sous-lieutenant part pour Constantine durant une semaine afin de suivre un stage d'officier de renseignements ; il rentre le 15.

Le capitaine m'emmène visiter deux écoles préfabriquées. Elles se composent de deux salles de classe et d'un petit appartement de quatre pièces ; chaque pièce d'une couleur différente.

Je reprends mes sorties à cheval ; un peu tape cul, au début, mais pas encore de chute. C'est assez formidable car plusieurs fois c'est juste. Ces chevaux appartiennent à l'armée et sont pris en compte par l'escadron. Nous en avons 7, d'origines différentes dont un venait des spahis.
(moi)



Le 3 avril au matin, l'un d'eux casse la jambe du tôleard qui le tenait pour être ferré. Pour les noms je ne les connais que sous des appellations d'emprunt : grand rouge, petit rouge, etc. Nous sommes également fournis en brêles pour assurer le ravitaillement des postes qui ne peuvent accéder à la route ou aux pistes, surtout par très mauvais temps et neige.

Parfois pour nous détendre nous en sellons quelques unes et nous avons beaucoup de difficultés pour les faire marcher côte à côte, car elles marchent d'habitude les unes derrière les autres, mais toujours du côté du précipice, position très désagréable pour le cavalier ayant, si on peut dire, un pied au dessus du vide. Il arrive lorsque la première s'arrête que la suivante lui rentre dedans. Un jour, malgré nos efforts pour les guider où nous voulons les emmener, elles sont rentrées directement à l'écurie, à nous de baisser la tête au passage de la porte.

Nous avons la messe le jour de Pâques, célébrée par un prêtre venu de France passer ses vacances en Algérie. Malheureusement tout n'est pas parfait, puisque la veille, le capitaine et le peloton partaient en opération. Cela a été un petit réconfort moral et religieux.

Réconfort aussi sur le plan « guerre » avec la mort d'Amirouche le 28 mars 1959.

(Document montrant Amirouche.)



A la fin de ce mois d'avril, après les élections, nous avons beaucoup de travail. Nous déplorons l'enlèvement de trois personnes et la mise à sac d'une épicerie. Les élections se déroulent différemment suivant qu'il y a une ou deux listes. Dans le premier cas, pas de problème ; dans le deuxième cas la bataille est rude et il s'en manque parfois de peu qu'on en vienne aux mains et même aux fusils. « Si je passe et que toi tu ne passes pas je te fusille... Je m'en fous d'aller en tôle ! ».

Nous découvrons toute une organisation politico-administrative dans un de nos villages. Tous les matins, un des villageois, élu au conseil municipal, passait au bureau pour nous montrer la liste des hommes de garde de l'autodéfense et nous disait : « Rien à signaler ». Les villages voisins tremblaient, de peur qu'une épuration se fasse chez eux.

Le lieutenant Bourzat, officier en second et ancien sous-officier du bataillon français de Corée, ainsi que mon patron rentrent de permission, également le capitaine qui, lui, a enterré son fils décédé la semaine précédente.

Courant mai, nous avons la pesée : 68 kilos.

Nous sommes désormais trois au bureau, avec provisoirement un nouveau brigadier qui a eu des ennuis avec son autorité.

A la mi-mai, j'apprends le décès de ma grand-mère d'une façon surprenante, ce qui me donne un coup de cafard monumental et me fait avoir ma première cuite. L'arrivée des lettres de ma mère s'est inversée, c'est ainsi que la première me narre ses obsèques ; la seconde, arrivée le lendemain, m'annonce son décès.

Pour revenir à ce que j'ai écrit plus haut, à la date du 2 mai, en ce qui concerne le collecteur de fond de Tikesrine, et puisqu'il faut appeler un chat, un chat, voici le déroulement de cette soirée. Il a été arrêté par l'O.R. du régiment sans qu'à l'escadron nous soyons avertis et sans en connaître la ou les causes de cette arrestation puisqu'il habitait une commune sous notre responsabilité. Il est décédé sous la torture. A ce moment là, le régiment nous demande de le reprendre : à nous de nous débrouiller. Le capitaine, embêté, monte un stratagème : choisissant quelques uns d'entre nous, dont moi, nous récupérons le corps amené de nuit par le PC, en un lieu de rendez-vous proche de son village ; nous le disposons sur la piste à quelques centaines de mètres des premières habitations et je reçois l'ordre de lui tirer une rafale de pistolet mitrailleur. Ainsi l'homme sera considéré comme abattu au cours d'une poursuite. J'effectue cette macabre besogne le ventre serré et le cœur au bord des lèvres. Je crois que parmi la population personne n'a été dupe, mais nous n'en n'avons jamais entendu parlé, ni même été averti.

Un matin, Bouadjil Essaid vient au bureau, nous demander l'autorisation de mettre en route, à quatre heures du matin, son groupe électrogène alimentant les brûleurs d'un four à pain. Nous sommes surpris de cette demande et voulons des explications sur cette réalisation que nous ignorions. Il s'est mis dans la tête, d'ouvrir une boulangerie contre l'avis même de son père. C'est ainsi que lorsqu'il s'approvisionne et que nous lui établissons un laissez-passer de circuler, il en profite pour ramener des matériaux afin de réaliser son objectif. En réalité nous délivrons les autorisations de circuler sans que de notre part nous exercer un contrôle exact de ce qui est ramené. Cela est vrai pour tous les commerçants. En fait, lui, a ramené des matériaux : ex. des briques, mais réfractaires, etc. pour réaliser réalisé son four. Sans demander l'avis de nos supérieurs, nous lui accordons cette faveur, mais à la condition, que lors de sa première fournée, il nous apporte des croissants. Cela tombe bien puisque c'est

un dimanche. Nous avons néanmoins, après coup, prévenu le capitaine et le poste de garde, vu l'heure de la mise en route de l'installation, soit environ vers quatre heures du matin. Cette boulangerie nous arrange bien, car à partir de ce moment là nous avons du pain frais tous les jours, ce qui n'était pas le cas auparavant..

Début juin, nous ressentons une de nos premières secousses sismiques, une de nos tours ne tient plus que par son armature de fer.

Nous fêtons entre camarades de même classe, la 57/2C, un an de présence en Algérie et, en avance, à la fin du mois notre passage au delà de la durée légale « adl », soit 18 mois de service.

Un maréchal-des-logis, vient de métropole et entre à l'O.R. Il s'agit de Robert Mahéo, un sursitaire qui a fait les beaux-arts, artiste peintre. Cela tombe bien car nous avons un travail monstre à réaliser : le recensement de la population. Cela comprend le numérotage des mechtas de chaque village. Le relevé du nom de chaque habitant ; ils sont parfois à trente dans la même maison et dans certains cas, le mari ne connaît pas le nom de famille de sa femme. Chaque fiche individuelle doit être faite en 3 ou 4 exemplaires.

Le 16 juin à 23 heures au retour d'une liaison avec la SAS, notre scout-car, suite à une panne de lumière, tombe dans un ravin. Le chauffeur a le crâne ouvert et est envoyé aussitôt à



l'hôpital d'Alger. Les autres membres de l'équipage se partagent de nombreuses contusions dont l'un avec une épaule démise.

Début juillet, je fais une très forte crise de sinusite avec de la fièvre. Je tremble de tous mes membres, même avec pull et capote. J'ai froid puis chaud, avec la moitié de la figure blanche et l'autre rouge. Je descends avec la liaison à l'infirmerie régimentaire pour me faire soigner ; mais le médecin capitaine est absent et pas de place, je suis renvoyé à mon escadron. Le lendemain, je renouvelle mon voyage et là, le capitaine présent, me met aussitôt sous forte dose d'antibiotique, non sans avoir au préalable sérieusement sermonné ses infirmiers pour leur attitude de la veille. Au bout de quelques jours, il me renvoie avec trois jours de repos.

Je m'inscris, à nouveau pour ma permission de fin d'année.

Nous fêtons le 14 juillet avec faste : lever des couleurs à 11 heures, précédé d'un petit discours du capitaine félicitant, entre autres, les maires des villages pour le travail de pacification accompli pendant un an avec l'aide de l'armée. Au moment du lever des couleurs, un coup de canon retentit. S'ensuit un méchoui pour les autorités présentes suivi d'un repas. Le soir, nous avons entre nous un dîner offert par le capitaine. L'atmosphère est chaude et pour certain c'est désastreux mais étant donné l'accord des autorités nous pouvons

dire que cela se passe bien. Le lendemain matin, le lieutenant en second fait la tournée des chambrées. Pour nous, au bureau, nous sommes à l'eau minérale.

Le temps resplendit et ce qui nous manque le plus c'est une piscine. Bien que n'étant qu'à 30 kilomètres à vol d'oiseau de la mer, lorsque nous l'apercevons c'est du haut d'un piton.



Nous faisons le tour du « Bouandas ». à cheval. La piste par moment nous oblige à marcher à pied. Robert Mahéo a oublié de mettre une couverture entre sa selle et son postérieur. Il faut savoir que certains d'entre nous ont des selles de spahis en bois ; mais pas de crainte pour les chevaux car plusieurs épaisseurs de couverture les séparent de la selle. Ce n'est qu'à un kilomètre de l'arrivée, sur la piste de Chéréa, que notre camarade s'en rend compte.
(re-moi)

Le dernier dimanche de ce mois je vais remettre en place des poteaux téléphoniques sabotés et au retour je trouve, dans un champ de blé fraîchement coupé, un chargeur de pistolet avec ses cartouches.

Début août, nous sommes convoqués au régiment pour une piqûre de rappel de TABDT car il y a des cas de typhoïde dans un des villages. Etant averti la veille, je suggère à mes camarades d'aller se faire piquer dès notre arrivée à l'infirmerie. L'affaire se révèle judicieuse car l'infirmier ne sachant la dose à injecter la demande à ses collègues, qui eux même l'ignorent. C'est alors que je lance : « 1 cc ». Quelques minutes plus tard entre le médecin-chef qui, lui, donne la dose exacte bien supérieure à celle que nous avons reçue. Mais pour nous la cause est entendue au grand dam des autres camarades prévenus de ce qu'il les attend.

Ce même jour, dans l'après-midi, j'accompagne le capitaine dans un poste tenu par un peloton du 3^{ème} escadron. Mon capitaine et l'officier chef de poste se saluent. C'est alors que je découvre que l'officier en question est Cariou, mon chef de peloton au 5^{ème} Cuir. Evidemment je vais, à sa grande surprise, me présenter. Il est dans un secteur difficile et nous narre les difficultés qu'il rencontre souvent lors des patrouilles, particulièrement celles de nuit. C'est ainsi qu'un soir précédent notre visite, il est amené à aller à la rencontre de ses hommes dans l'impossibilité de rentrer au poste : bloqués au droit d'un col où la patrouille a détecté la présence d'une embuscade.

Son poste possède une piscine de 25,00 x 6,00, construite par eux. Ce jour là, malheureusement pour moi, je n'ai pas pu me baigner.

A nouveau, je préviens mes parents de ma prochaine permission pour le mois de septembre sans pouvoir encore en préciser la date.

Un tournoi de ping-pong est organisé au poste, je me classe troisième. Des orages et de la pluie arrivent ce qui rafraîchit l'atmosphère.

Comme lors de ma précédente permission, je pars en précurseur du régiment pour retenir les passages. C'est ainsi que le 9 septembre je quitte le poste pour embarquer à Alger le 11 sur le « Maréchal Joffre » pour une traversée de 38 heures environ.

Ce même mois débute dans toute la Kabylie la grande opération « pierres précieuses ».

Je rentre le 6 octobre pour trouver le bureau vide, Mahéo en permission et le sous-lieutenant envoyé à Saumur pour un stage ; il ne devait pas nous revenir.

Nous continuons le recensement de la population mâle du sous-quartier ; nous en recensons en moyenne 70 par jour et parfois atteignons la centaine.

Comme tous les matins, alors que je rédige les laissez-passer, un commerçant que je connais bien me demande depuis combien de temps je suis présent. De sa part cela me surprend et attire mon attention et surtout ma méfiance à cause de mon emploi à l'OR. Que cache cette interrogation ? Instinctivement je réponds que cela ne fait pas très longtemps et qu'il me reste encore de nombreux mois à effectuer, ce qui est faux. La suite de cette conversation aboutit à un événement qui s'est déroulé après mon départ et que relate plus loin.

Pour la première fois depuis mon arrivée un camion civil saute sur une mine ; celle-ci heureusement de faible puissance ne provoque pas de gros dégâts. Par chance les rebelles locaux méconnaissent les effets des trajectoires car l'explosif ayant été placé du côté du ravin, le souffle renvoie le véhicule sur le flanc de la montagne, ne causant que des dégâts matériels.

A nouveau, quelques jours plus tard, une mine explose au passage de véhicules militaires, avec le même résultat et heureusement sans blessés. Je relate plus loin cet épisode avec nos rapports avec la gendarmerie.

De quart une nuit, j'entends très loin des chiens aboyer. Je sors pour situer ces aboiements et cela me permet, connaissant les lieux, de suivre leur progression de village en village. Ils se situent bien au delà de notre périmètre de compétence. Le lendemain matin je signale le fait au capitaine. Nous appliquons le proverbe qui dit : « les chiens aboient, la caravane passe. », et nous prévenons l'escadron voisin qui, à sa guise, peut lancer une patrouille afin d'essayer de retrouver de possibles traces.

Nous recevons une piqûre de rappel contre le typhus.

En cette fin de mois le travail marche toujours mais nous arrivons à un tel point que l'exploitation des renseignements devient difficile bien que les gens nous abordent plus facilement. Nous ne pouvons plus agir comme nous le faisons au début ou le moindre type paraissant suspect pouvait être arrêté.

Le déménagement vers le bordj commence et nous nous y installons petit à petit. Nous retrouvons avec désagrément la vie de caserne, avec repas au réfectoire, etc. etc. Pour moi je sais que cela ne durera plus longtemps.

Le bruit court que le régiment déménagera au début de l'année pour, d'une part changer de quartier, et d'autre part être blindé. Ce n'a été qu'un bruit.

Le quatre novembre, je fête mon anniversaire avec une dizaine de camarades, l'ambiance y est.

La fin du déménagement a lieu et pour quelques-uns et à notre surprise et notre grande joie nous restons six dans nos anciens locaux. Il faut quand même noter un petit inconvénient de cette situation car, l'O.R. et le radio ne déménagent pas, nous faisons office de « central »

et faire ainsi plusieurs fois par jour la navette entre les bureaux. Restent également sur place la cuisine et le mess.

Il neige quelquefois mais la fonte est rapide.

Au milieu du mois je suis envoyé à Lafayette pour suivre un stage de photographe. Lafayette est une petite ville pas extraordinaire ; les constructions sont un mélange des styles arabe et européen. A la fin de ce stage je reçois un certificat de démonstrateur, étant qualifié par les instructeurs de la société Kodak-Pathé pour assurer la démonstration des appareils Brownie Flash. Durant ce séjour, il a été organisé une séance de cinéma à laquelle j'assiste étant donné la rareté de l'événement. Je me souviens, lors du retour vers le régiment en g.m.c. que dans un virage pris à une certaine vitesse, pour ne pas dire à une vitesse certaine, que les roues arrières droites flirtèrent avec le vide, au grand émoi des passagers.

Au début du mois de décembre, nous avons pour la deuxième fois de la neige sur notre piton.

Pour la quatrième fois les fellaghas nous coupent 31 poteaux téléphoniques aux mêmes endroits que précédemment, c'est à dire dans la vallée du Tala Ifacène.

Je suis envoyé à Maïda pour passer mon C.A.2. Cet examen, interne au sein du régiment, a pour but de promouvoir l'avancement de certains d'entre nous. En effet, précédemment, les postulants des différents régiments étaient envoyés à Bougie pour suivre un stage de plusieurs semaines. Ils participaient aux patrouilles et opérations se déroulant dans le secteur. Ces absences sont lourdes pour la vie des unités, et parfois il arrive que les candidats ne reviennent pas, fauchés par la mort, d'où la demande des régiments de reprendre à leur compte ces examens.

La veille, dans l'après-midi, le lieutenant réunit les candidats qui vont passer les examens, que ce soit de brigadier ou de maréchal des logis, afin d'effectuer un exercice de tir. Celui-ci se déroule de façon très décontracté au pied de notre poste ; un camarade à qui il est indiqué une cible représentée par une pierre située à environ 300 mètres, la voyant mal, il me demande de la préciser par un tir, ce que j'exécute alors que je suis en position assise ; la première balle est la bonne, la pierre éclate et le lieutenant me réprimande pour l'avoir fait sauter et non la montrer. Ce même soir il organise une patrouille, nous donnant un itinéraire qui, après examen de notre part, nous fait passer toute la nuit dehors. Nous l'avons très sérieusement raccourci et nous rentrons peu après minuit au poste, ni vu ni connu.

Au petit matin nous partons passer les épreuves. Ayant un mal de tête, dès mon arrivée, je m'allonge pour récupérer. Me réveillant et prenant l'air du moment je croise un de mes camarades qui est passé à l'atelier de combat afin de connaître le déroulement de cette épreuve dirigée par le commandant en second ; une chance pour moi, je tombe sur la même question : « Diriger un groupe de combat à l'assaut d'un piton, tout en ayant un oued à traverser ». Je récite ma leçon apprise quelques minutes auparavant, sans problème. A l'atelier d'armement, je signifie à l'officier qui le dirige, que mon arme de fonction est un pistolet et que je ne peux pas répondre pour le fusil ; compréhensif j'ai droit au démontage du pistolet mitrailleur, sans problème pour moi. A l'atelier d'orientation, mes réponses sont bonnes. Bref cela se déroule pas trop mal. Je m'en sorts avec un 14/20 de moyenne.

Je n'ai plus qu'à attendre la décision d'avancement qui doit paraître le 15. En effet, ce jour là en fin d'après-midi, lors du retour de la liaison avec le régiment, nous nous retrouvons tous comme d'habitude chez le vaguemestre pour la distribution du courrier. Le capitaine, qui a la décision en main, se retourne vers moi me dit qu'il a quelque chose me concernant. Je lui

réponds que je suis au courant, montrant son étonnement je lui rétorque : « Vous savez, je ne suis pas au service de renseignement pour rien ». Il faut dire que l'officier de renseignements du régiment m'a téléphoné dans l'après-midi pour me féliciter de mon avancement.

Le 16, au matin, je me présente donc : « maréchal des logis Joëssel, à vos ordres mon capitaine ». Avec mon changement de grade, une autre activité s'ajoute aux précédentes, je deviens gérant du mess avec la nécessité de veiller à son approvisionnement ce qui m'oblige à aller une à deux fois par semaine à Kerrata pour faire le marché.

Je remplace Georges Rousselot un camarade libérable sous quelques jours. A cette époque la tradition de notre escadron veut que ce soit un appelé qui assure ce poste afin d'avoir une gestion saine ; ensuite que ce soit le dernier promu dans le grade le moins élevé.

Le 24 décembre nous fêtons joyeusement cette soirée et nuit de Noël, l'ambiance est bonne. Je me couche à 6 heures du matin ayant tenu le bar pendant une partie de la nuit. La fondation « Maréchal de Lattre » patronne un de nos postes qui reçoit un appareil de radio, un électrophone avec disques et des livres.

Le 31 décembre nous fêtons bruyamment les douze coups de minuit en faisant exploser un quart de pain de tnt au droit de la porte d'entrée de la gendarmerie, les sentinelles gardant la caserne ne nous ont même pas vu venir. Le capitaine qui a sa chambre au rez-de-chaussée du bâtiment, vient le 1^{er} au mess prendre son petit déjeuner, nous fait gentiment une observation sur notre comportement de la nuit, mais sans plus. Nous lui offrons nos vœux. Il part ensuite offrir les siens et les nôtres à deux de nos postes.

Courant janvier, nous subissons six secousses sismiques en deux jours. Une première, alors que nous dînons, fait une belle fissure dans un des murs de l'entrée du mess. Le capitaine nous intime l'ordre de rester à nos places. La deuxième survient quelques minutes plus tard, élargissant sérieusement la précédente ; cette fois-ci nous sortons tous rapidement. Une troisième se fait sentir alors que nous sommes dehors sur le trottoir ce qui amène Mahéo à donner un coup de coude dans le mur, pensant qu'un camarade, derrière lui, le bouscule.

Le 24 janvier c'est à Alger « la semaine des barricades ». Nous sommes tous à l'écoute des différentes radios pour avoir le maximum d'informations. Nous essayons de comprendre ce qui se passe et comment cela va se terminer, surtout pour nous, les appelés. La tension est immense et se ressent jusque dans les souks. Nous restons très vigilants.

Un après-midi, par une forte tempête de neige, j'assume comme chef de voiture du GMC, le ravitaillement du poste de Lotaouine. La visibilité et le manque de relief du paysage nous oblige à marcher devant le camion en sondant la piste à l'aide de nos cannes. En arrivant au col du Sphinx nous sommes définitivement bloqués sur notre versant par l'épaisseur de la neige. Sur l'autre, les camarades nous rejoignent avec leurs mulets et nous transférons le ravitaillement sur les bâts. De retour à notre P.C., alors que la nuit tombe, nous recevons l'ordre de repartir récupérer les camarades partis en jeep assurer la liaison avec le régiment.



Peu après leur départ ils signalent par radio, sans préciser exactement le lieu, être bloqués faute de visibilité. La tempête ainsi que le vent violent chassent les flocons qui traversent à l'horizontale notre cabine. Nous ne pouvons pas fermer les portières étant obligés de nous pencher à l'extérieur pour discerner la route. Pour ma part je suis couché sur le garde-boue afin de diriger le chauffeur. Les camarades, abrités dans un recoin de la piste, nous entendant passer, tirent en l'air, mais nous

n'entendons rien. Heureusement, un véhicule civil, venant en sens inverse, nous arrête, et c'est ainsi que les copains nous rattrapent. Nous faisons demi-tour et nous rentrons tous, qui au poste, qui au village.

A la fin de ce mois, un message du régiment demande de lui fournir une liste d'hommes pour accompagner des musulmans faire leur service militaire en métropole. Le capitaine, toujours proche de ces hommes, désigne comme chef de file Mahéo qui est libérable dans les semaines à venir. Le régiment refuse et c'est ainsi qu'avec un autre camarade je pars pour le régiment qui me remet un ordre de service de huit jours pour Alger. Nous rejoignons le camp de transit de Télergma où a lieu le rassemblement. Ce camp est mitoyen avec la base aérienne du même nom. Mais voilà que lors de l'appel ni mon camarade ni moi-même ne recevons une destination. Pour moi, encore une fois je suis inconnu. Néanmoins nous demandons, à tout hasard, de partir quand même. Après discussions, arguant que nous sommes nantais nous recevons la destination de Montlhéry afin d'y accompagner une dizaine d'hommes. Ce point du chute proche de Paris nous offre la possibilité d'aller dans nos familles.

Le convoi se forme et nous passons la nuit dans la gare de Sétif. Un peloton de sénégalais assure notre sécurité. Pourquoi eux ? Question de racisme. Arrivés le lendemain à Alger, nous embarquons immédiatement pour Marseille, où là, un train spécialement affrété nous amène directement à Paris où nous arrivons le soir même gare de Lyon. La gare est déserte et les quais gardés par des cordons de C.R.S. ; dehors nous attendent les véhicules et les gendarmes motocyclistes. Ayant rejoint notre camion, nous gagnons très rapidement Monthléry, car durant le trajet tous les feux rouges sont grillés. Je n'ai sans doute jamais traversé Paris aussi vite. A notre arrivée nous dînons quasiment sur le pouce car le cuisinier n'est pas averti de notre venue. Le lendemain matin, alors que je prends mon petit déjeuner on vient me chercher afin de remettre à l'officier chargé de la prise en charge du groupe les livrets militaires qui m'ont été confiés. Au moment de quitter le mess je demande au gérant, si comme passager, je dois acquitter ma consommation. Devant les têtes interrogatives des présents et sa réponse positive, je rétorque qu'étant moi-même gérant de mess je souhaite les recevoir gratuitement sur mon piton ; ils sont restés sidérés. L'homme qui vient me chercher m'avertit que son officier est très colère car on ne sait pas où me trouver ; cela se révèle faux puisqu'ayant apporté les documents je reste un bon moment avec lui pour parler de notre vie en poste et de mes responsabilités.

En fin de matinée je regagne Paris et retrouve gare Montparnasse mon camarade qui ne peut obtenir de billet. Il faut rappeler que nous n'avons pas ni titres de transport ni de permission, et pour cause. Après discussion avec le préposé je réussis néanmoins à obtenir des billets pour Nantes. C'est ainsi que j'arrive à la maison à la grande surprise de mes parents. J'y reste quatre jours.

Sans nouvelle de mon camarade je rejoins, seul, Marseille afin de rentrer à l'escadron. J'embarque sur le « Sidi Okba », petit cargo dont la salle à manger et les quelques cabines se trouvent à l'arrière du bâtiment. Quittant le port allège et l'état de la mer s'y prêtant, la longue houle fait décoller l'arrière du navire dans un bruit étourdissant car une partie de l'hélice sort de l'eau.

Après quelques heures de route, lors du déjeuner nos estomacs se ressentent de cette mer, et nous ne sommes plus que trois ou quatre à peu près vaillants pour terminer le repas. Pour ma part je ne veux pas retourner en cabine ; je passe l'après-midi, enveloppé dans mon manteau, dans la cabine d'un camion situé au milieu du bateau ce qui atténue les effets négatifs de ce début de voyage. Je réussis quand même à dîner et ne rentre que pour dormir dans une cabine aux odeurs nauséabondes résultant des estomacs malmenés des occupants.

A Alger, alors qu'à quelques uns nous sortons du restaurant et discutons sur la suite de notre soirée, passe une patrouille d'une bonne trentaine d'hommes, répartis sur les trottoirs de

l'avenue. Leur chef se trouve en arrière de ses troupes, et comme nous ne portons pas d'attention à notre environnement nous ne l'avons pas salué, de ce fait il nous inflige des jours de tôle et nous oblige à lui donner nos secteurs postaux afin de recevoir les avis par la voie hiérarchique. A ce sujet je lui demande, pour ma part, lequel des secteurs il souhaite connaître

car, en effet, le courrier peut me parvenir soit par le S.P. du régiment, de l'escadron ou bien de la brigade de gendarmerie ou enfin de celui d'un de nos postes éloignés. Devant sa mine incrédule et pour ne pas encourir une peine supérieure, je lui donne celui du régiment.

De retour à l'escadron, je retrouve le capitaine qui monte au bordj pour lui signaler mon retour et je lui rends compte de ma mission. Sachant le temps qui m'a été alloué, il me demande la durée de mon absence : « dix neuf jours mon capitaine ». « en France, avez vous été voir votre famille ? » « oui mon capitaine, quatre jours ». « c'est bien ». Mon camarade, lui, ne rentre que le lendemain et a droit à une remontrance pour ne pas être rentré le même jour que moi. L'explication qu'il donne était que son retard était dû à un incident sur la voie de chemin de fer aux environs de Toulouse qui le fit arriver plus tard à Marseille. Quelques jours après, le capitaine me fait convoquer dans son bureau. Rentrant du régiment il a dans son dossier les huit jours d'arrêt signés du général commandant la place d'Alger. Ce dont je ne lui avait jamais parlé. Il me sermonne. Le soir même je ne me présente pas pour au mess pour le dîner ; il envoie un camarade me chercher, pour lui après notre entrevue de l'après-midi, l'affaire est close.

Un seul regret à cette escapade : pendant mon absence les responsables des bureaux de renseignements ont droit à un survol de leur territoire à bord des « T 6 » de la base de Télérgma.

Fin février et début mars, je reprends, cette fois-ci définitivement, le bureau en main. Mon absence partielle du mois précédent a obligé le capitaine à nommer un gradé comme responsable du mess ; cette fois-ci c'est un sous-officier d'active.

A la mi-mars, deux députés viennent visiter le secteur.

Nous avons énormément de travail pour remettre en état tout le bureau car cela fait plus d'un an qu'il y règne un certain désordre, personne n'ayant le courage de commencer l'ouvrage. Mais comme mon remplaçant, arrivé depuis peu, va se retrouver seul puisque mon adjoint le brigadier Bernard Lecoq sera libéré deux mois après moi, il est nécessaire que nous soyons opérationnels.

L'implantation du commando chasse n°12 devient définitive sur notre quartier. Le capitaine qui le commande a, antérieurement, la spécialité d'observateur aérien. Il apporte pour le bureau des jeux de photos aériennes, très intéressantes, de notre secteur.



Pour marquer cette arrivée une prise d'armes se déroule à notre escadron sans la présence de nos autorités régimentaires.



Pour former ce commando le colonel prend des hommes dans tous ses escadrons. Pour lui, je dois en faire partie, mais alors que je me rends au mess pour dîner je surprends une conversation téléphonique assez vive avec mon capitaine, celui-ci arguant que je suis le seul à connaître parfaitement le secteur coupe court à l'entretien et tranche : il est hors de question qu'il quitte son poste. Il faut dire qu'il a préalablement testé mes connaissances au cours d'une patrouille en jeep. Par un temps affreux et pluvieux, alors qu'en fin de journée nous dépassons une silhouette encapuchonnée de la tête au pied marchant sur le bord d'une piste, le capitaine me demande si je connais cet homme. Je lui réponds : « il s'appelle untel et habite tel village ». Surpris de ma réponse il fait stopper le véhicule, ouvre la portière et interroge l'homme qui lui donne son nom et celui de son village, ceux que j'ai cités. En repartant, il me demande comment je l'ai reconnu et je lui réponds, non sans humour : « à la couleur de ses yeux ». En fait j'ai misé d'une part, sur l'heure tardive de notre patrouille et d'autre part, sur la proximité du village voisin situé à quelques encablures de la piste où nous nous trouvons, pour faire ce pari qui se révèle gagnant.

Je passe la visite de libération et ne compte plus que 35 jours à effectuer. Mais le service continue c'est ainsi qu'un jour je présente la garde au sous-préfet du secteur venu pour nous inspecter.



Un autre jour le capitaine me demande de participer à une patrouille à cheval en présence du commandant en second du régiment. C'est la première fois que je vois le commandant venir à l'escadron. Il s'agit de rencontrer des responsables

de villages voisins du poste de Lotaouine. Tout se déroule normalement, mais voilà qu'après le déjeuner le commandant me prend à part et me demande si je ne veux pas prolonger mon service. Je lui réponds que je n'ai pas l'intention de rempiler mais de rentrer chez moi en temps et en heure. Il paraît contrarié. Cette démarche me surprend, mais je pense qu'elle est faite dans le but, sans me vanter, de conserver un homme connaissant bien son secteur. A la réflexion je suis persuadé que le commandant et mon capitaine sont de connivence. Au retour ; le commandant fait une chute de cheval et en se tournant vers moi, me lance, « j'espère que vous n'avez pas pris de photo ». « oh, non mon commandant ».

(la chute)



Début avril ma classe, la 57 2C apprend qu'elle embarque le 26 avril sur le « El Djezaïr ». Pour ma part, je suis bloqué deux jours à Lotaouine par un très mauvais temps et de la neige réapparue provisoirement. Néanmoins je peux rentrer à temps pour rendre mon paquetage et mon pistolet qui, à ma grande surprise est déjà considéré comme rendu. Nous quittons notre escadron avec la liaison journalière de l'après-midi, laissant des camarades tristes et emportant avec nous des sentiments difficiles à exprimer. Pour ma part je regarde en silence ce paysage que j'ai de nombreuses fois parcouru que ce soit à pied, motorisé ou à cheval.

A Maïda, a lieu le regroupement des camarades des différentes unités. Nous sommes nombreux de cette classe et c'est une centaine d'hommes que le régiment perd, soit mathématiquement l'équivalent d'un escadron..

Nous rendons la partie de notre paquetage touchée en arrivant, puis réglons la partie administrative et enfin nous touchons notre dernière solde. Désormais plus rien nous rattache dans ces lieux et n'avons qu'un désir caché, rentrer sain et sauf.

Le lendemain matin par un temps splendide, au lever du soleil, alors que le convoi quitte la place d'armes et s'ébranle lentement, une trompette retentit : « ce n'est qu'un au revoir mes frères ». Moment d'émotion. Puis la sentinelle à l'entrée du P.C. nous présente les armes. Nous avons tous le cœur serré et même pour certains d'entre nous, les larmes aux yeux. Quelque part nous laissons un peu de nous sur ce sol et en notre for intérieur beaucoup d'entre nous sommes et resterons marqués par ces mois passés ici.

En prenant le train à Sétif, j'ai la surprise d'avoir comme chef de convoi mon capitaine et nous retrouvons avec émotion des camarades du 4^{ème} Dragons avec lesquels, pour certains, nous avons fait nos classes à Vannes.

Je rentre à Nantes muni d'une permission libérable de 19 jours qui me rend à la vie civile et me raye des contrôles du Corps le 17 mai 1960 avec un certificat de bonne conduite accordé et la médaille commémorative des Opérations de Sécurité et de maintien de l'ordre avec agrafe « Algérie ».

Quelques jours plus tard je rends à la gendarmerie ma feuille de route ainsi que mes derniers effets. A la demande du brave préposé de service, je lui donne mon grade, il me regarde avec des yeux interrogateurs et me demande si je ne me moque pas de lui. Pour lui, le grade de maréchal des logis n'existe sans doute que dans la gendarmerie. Je l'informe que dans la cavalerie c'est ainsi que se nomment les sous-officiers dont le titre correspond à celui de sergent dans l'infanterie. Mon explication ne le convainc pas et il inscrit sur ses documents « sergent Joëssel ».

Deux mois après mon retour, je reçois la visite de Bernard Lecoq ⁽⁴⁾ dont c'est la libération et qui vient me ramener divers petits objets que j'avais laissé au bureau. Il a été mon secrétaire dans les mois précédant ma libération. Il me narre la vie du poste qui a beaucoup changée. Sur les activités, d'une part mon successeur a arrêté un rebelle au cours d'une opération menée à la suite d'une dénonciation, pour cela il a été décoré, d'autre part ils ont arrêté également sur dénonciation, un dimanche d'élection, un rebelle alors que celui-ci faisait la queue au bureau de vote de l'école de Tizin Braham, il portait sur lui un pistolet et une liste de trois noms, dont le mien, pour après nous avoir tués, recevoir la somme de trois

mille francs. J'ai là, la réponse à la question qui m'a été posée quelques mois auparavant concernant le temps qui me restait à effectuer.

En résumé, avec humour, j'ai commencé mon service militaire comme insoumis pour le terminer, dans le temps réglementaire, avec le grade de maréchal-des-logis et ma tête mise à prix.

(3) Le capitaine Pujol a été précédemment de 1953 à 1955, l'aide de camp du maréchal Juin, et nous quitte le 13 juillet 1958 pour à nouveau retourner pour la fin de l'année et pour 1959 membre de son cabinet.

(4) Bernard Lecoq est décédé à l'âge de 66 ans en juillet 2005 à Vay, commune de Loire-Atlantique. Ces obsèques ont eut lieu le 13 juillet.